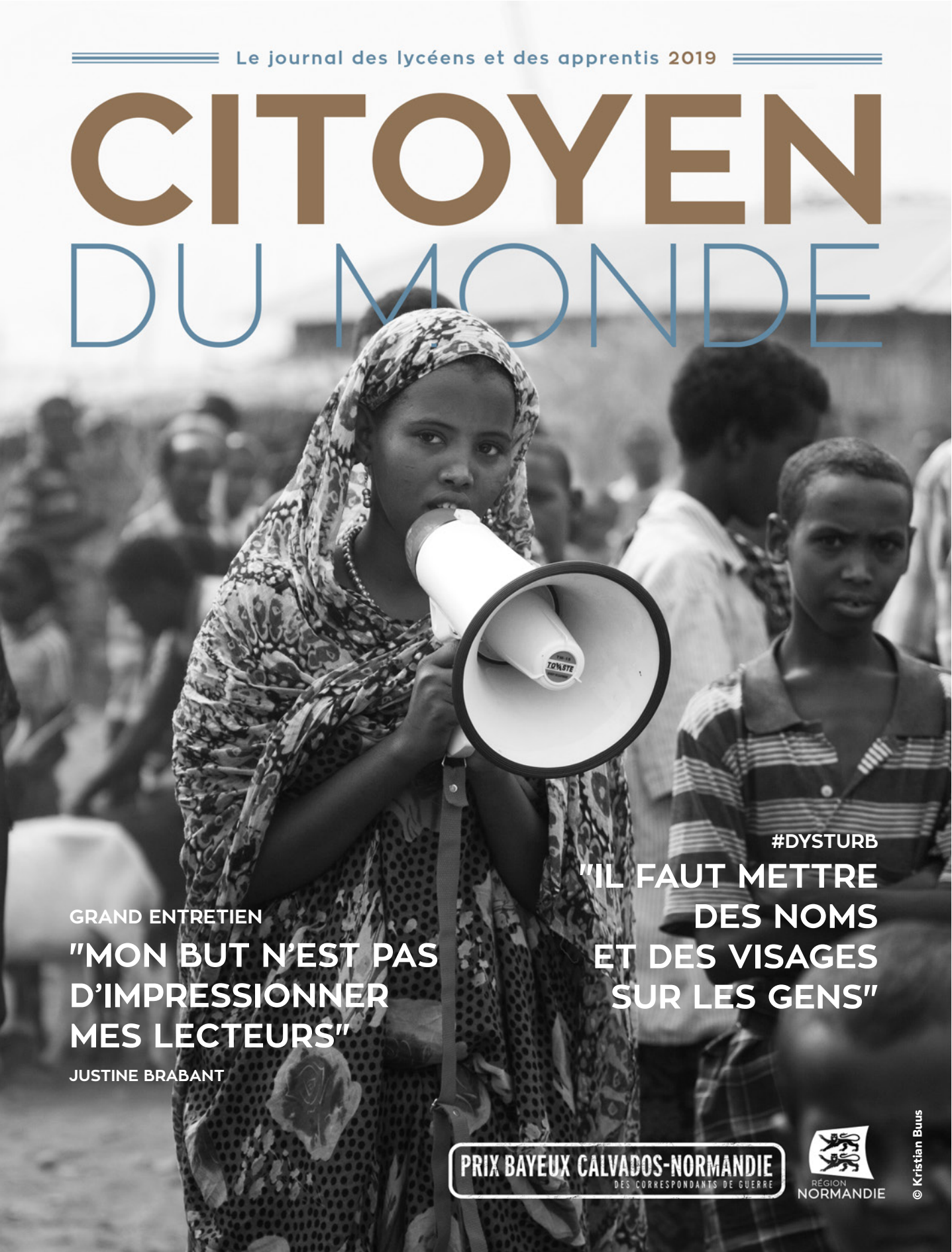
Le journal des lycéens et des apprentis 2019

CITOYEN DU MONDE



GRAND ENTRETIEN

"MON BUT N'EST PAS D'IMPRESSIONNER MES LECTEURS"

JUSTINE BRABANT

#DYSTURB

"IL FAUT METTRE DES NOMS ET DES VISAGES SUR LES GENS"

PRIX BAYEUX CALVADOS-NORMANDIE
DES CORRESPONDANTS DE GUERRE

RÉGION NORMANDIE

© Kristian Buus

ÉDITO

Participer au Prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de guerre, c'est s'immerger dans un monde éloigné de notre quotidien. On regarde, on lit, on échange nos impressions. On découvre des situations que l'on ne connait pas, des situations qui nous font réfléchir et qui réveillent en nous des émotions, des sentiments où la tristesse se mêle à la colère et donne envie de crier bien fort notre indignation ! Pour beaucoup d'entre nous, c'est une prise de conscience de ce qui se passe dans le monde et de la chance que nous avons d'être préservés de toute cette violence. C'est aussi et surtout la possibilité de rencontrer des personnes dont le métier consiste à nous transmettre des informations qui, sans eux, n'existeraient pas. Il y a beaucoup de fantasmes sur cette profession de reporter de guerre, sur la fabrique de l'information et sur la censure. Les avoir face à nous pour répondre à nos questions ou coller les affiches avec les membres de #Dysturb, provoque des discussions passionnantes. Et l'on se rend compte tout simplement à quel point ce sont des gens normaux qui vivent des expériences "extra"-ordinaires. Ils ne sont plus seulement ceux que l'on entend à la radio ou à la télé, ni ceux que l'on lit ou dont on regarde les photos. Le mot média qui les réunit prend une autre dimension.

L'écriture de ce journal *Citoyen du Monde* nous permet de partager nos impressions et nos connaissances, de produire une information. C'est un exercice compliqué. Il nous faut trouver les bonnes sources d'informations, partager nos idées et écrire collectivement. Nous nous retrouvons également, pour un temps, derrière ce mot média.

L'ensemble des lycéens rédacteurs

SOMMAIRE

CARTE BLANCHE À **Stéphanie Perez** P. 3

GRAND ENTRETIEN **Justine Brabant** P. 4-5

3 JOURS EN IMMERSION CÉRÉMONIE DE REMISE DE PRIX, INTERVIEWS, RENCONTRES... P. 6 à 13

ZONES DE CONFLIT ET QUESTIONS À **Gwendoline Debono, Michaël Bunel, Ghys Fortuné Bemba Dombe, Matthieu Gorisse-Mondoloni** P. 16 à 23

ILS ONT VOTÉ, ILS ONT RENCONTRÉ P. 14-15

QUESTIONS À Agnès Dherbeys et Laurence Geai P. 24-25

L'IMAGE #DYSTURB P. 26-27

CARTE BLANCHE À **STÉPHANIE PEREZ**

"C'est un petit garçon d'une douzaine d'années auquel je pense souvent. Il s'appelle Asadullah. Il vivait en région parisienne jusqu'en 2015. Jusqu'à ce que son père, djihadiste, l'emmène de force en Syrie avec ses 2 frères. Asadullah s'est retrouvé à Raqqa, loin de sa mère qu'il adore, terrorisé par les bombardements incessants, plongé dans une guerre qui n'était pas la sienne.

Pendant l'été 2018, le père et les frères d'Asadullah sont morts dans un raid de la coalition internationale. Seul survivant, livré à lui-même, Asadullah a été pris en charge par les forces kurdes. Je l'ai rencontré en novembre 2018 dans un centre de "désendoctrinement" en Syrie. Le petit garçon rêve de rentrer en France, de retrouver sa mère, de travailler dans un supermarché Auchan pour pouvoir "*manger des sneakers, parce qu'il n'y en a pas ici*". Face à lui, je me suis sentie terriblement impuissante. Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive. Dans ce métier de journaliste qui nous confronte à des histoires personnelles dramatiques aux quatre coins du monde, nous retournons souvent chez nous le cœur lourd en ayant le sentiment d'abandonner à leur sort nos interlocuteurs qui nous ont confié quelques minutes de leur vie et de leur intimité. Ce n'est pas toujours facile.

Le jour de notre rencontre, Asadullah, avec son innocence d'enfant, nous a demandé si on pouvait l'aider à retrouver sa mère, restée en région parisienne. "*Je peux te montrer sur la carte où elle habite.*" Comment laisser ce petit garçon seul avec ses espoirs ? Comment juste faire son métier et partir ? Impossible.

Sans rien lui promettre, nous avons cherché sa maman. Et nous l'avons retrouvée. Elle pensait qu'il était mort. Elle a pleuré, beaucoup, et a pu téléphoner à Asad, qui a pleuré, aussi, beaucoup. Moi aussi, j'avais les larmes aux yeux. Au moins, cette fois, notre travail ne se résumait pas à 2 minutes diffusées un soir de grande audience et vite oubliées.

Aujourd'hui Asad est toujours en Syrie. La France a peur de ces enfants qui ont grandi sous le groupe État islamique et n'est pas pressée de les prendre en charge. Moi-même je m'interroge : Asadullah peut-il être dangereux à son retour en France ? Représente-t-il une menace ? Il m'a semblé solide, la tête sur les épaules, inoffensif. Mais l'est-il vraiment ? Je n'en sais rien. Je suis troublée.

Sur les réseaux sociaux, notre reportage a suscité un peu d'émotion, mais surtout beaucoup de rejets, d'affirmations péremptoires, de la part de personnes qui n'ont jamais étudié sérieusement la question. Cet enfant fait peur. Moi qui l'ai rencontré, je suis incapable d'apporter une réponse, je ne peux pas être catégorique. C'est aussi pour ça que j'aime mon métier passionnément comme au premier jour. Parce qu'il nous bouscule au quotidien, parce qu'il nous empêche d'avoir des certitudes, parce que chaque histoire est faite de nuances, d'ombres et de lumières. Le métier de journaliste a été malmené ces derniers temps, violemment décrié, critiqué. Mais le monde ne doit pas juste être vu sous le prisme des réseaux sociaux, le monde ne s'analyse pas derrière un écran d'ordinateur. Il est bien plus subtil que ça et c'est notre devoir de continuer à le parcourir pour le décrypter, pour continuer à débattre, sans être sûr qu'il y ait une seule réponse à nos questions.

Je pense souvent à Asadullah, seul, là-bas en Syrie dans ce pays qui n'est pas le sien. Ma seule certitude, c'est que cette situation est injuste, pour lui comme pour la centaine d'enfants français encore pris au piège en Syrie aujourd'hui."

Stéphanie Perez est lauréate du Prix Région Normandie des lycéens et des apprentis 2018 pour le documentaire "Les lionceaux du Califat : des bombes à retardement ?"

Directeur de publication : Hervé Morin, président de la Région Normandie
Responsable de la publication : comité de pilotage (Région Normandie, Ville de Bayeux, Rectorat Normandie, DRAAF)
Réalisation par des élèves et enseignants des lycées Jacques Prévert, Pont-Audemer / Maupassant-Descartes, Fécamp / Micro-lycée Jean Rostand, Caen / Sauxmarais, Tourlaville / Métiers du bois et de l'éco-construction, Envermeu / MFR de Saint-Sauveur-Villages
Ateliers journalistiques : Marylène Carre, Laurent Derouet et Delphine Ensenat
Crédits graphiques : Freepik
Conception graphique et mise en page : Laurent Lebiez, éditions Globules
Éditeur : Région Normandie, Abbaye aux Dames, place Reine Mathilde 14000 Caen
Imprimeur : Caen Repro
ISSN en cours / Dépôt légal à parution

La photo de Une

Kristian Buus
Delafagi, Afar, Ethiopie, 2012

Le mardi est le jour du marché à Delafagi. Les gens voyagent de loin pour vendre leurs marchandises, s'approvisionner et se socialiser. Formée par l'AISDA (Association pour le développement durable intégré), Hasna a 19 ans et travaille comme agent de santé à temps partiel. Elle passe la matinée au marché à plaider en faveur de l'arrêt des mutilations génitales féminines (MGF). Elle utilise un mégaphone et ne mâche pas ses mots, lorsqu'elle proclame que le "salot" (le mot afar pour MGF) doit être arrêté. Les Afars pratiquent une vieille tradition de mutilation génitale féminine dans laquelle les petites filles se font couper le clitoris et les lèvres et coudre le vagin. C'est une tradition que l'AISDA remet en cause avec beaucoup d'effet : plus d'une centaine de filles du district de Dowe ont maintenant évité les MGF.

GRAND ENTRETIEN
JUSTINE BRABANT

© Lise Hauchecorne

"MON BUT N'EST PAS D'IMPRESSIONNER MES LECTEURS"

C'est ce que nous a dit Justine Brabant, journaliste indépendante, auteure de nombreux livres sur la guerre. Spécialisée dans les conflits subsahariens, nous l'avons rencontrée lors du vote pour le Prix Région Normandie des lycéens et des apprentis. Cet entretien a permis d'en apprendre davantage sur sa vie professionnelle, les reportages qu'elle a réalisés et les sentiments qu'ils lui ont inspirés.

Avez-vous toujours voulu devenir journaliste et pourquoi ?
J'aimais bien poser des questions un peu à n'importe qui, sur n'importe quoi. Quand on est journaliste, on a le droit d'interroger les gens sur leur vie, sur leur histoire…

Vous avez pourtant douté de la possibilité de devenir correspondante de guerre ?
C'était plus de l'auto-censure que des doutes. Je n'imaginais pas forcément que ce métier était pour moi, je voyais les journalistes à la télé, c'était un univers un peu inaccessible. Puis j'ai commencé à lire des livres sur la guerre ; je me suis aperçue que certains avaient été écrits par des femmes, par des jeunes femmes qui avaient pris certains risques physiques. Et je me suis dit : si elles peuvent le faire, pourquoi pas moi, finalement ?

Quelles études avez-vous faites pour en arriver là ?
J'ai préféré me spécialiser sur un thème plutôt que d'étudier le journalisme ; maîtriser un sujet et en particulier une région, en l'occurrence l'Afrique, ça me paraissait plus important.

En tant que pigiste, quels sont vos moyens de financement ?
Les pigistes sont des journalistes payés à l'article qui ne sont pas salariés permanents dans une rédaction. Cela signifie en général des moyens moindres. Mais la contre-partie est une plus grande liberté et j'ai choisi ce statut alors que j'ai eu l'occasion d'entrer dans des rédactions. Les moyens attribués par enquête sont variables. Une partie constitue un salaire et une autre rembourse les frais, comme les billets d'avion, payés par les journaux qui achètent nos articles.

Y a-t-il des avantages à être une journaliste indépendante ?
En effet, on a plus de liberté et plus de temps : si je dois rester sur le théâtre d'un conflit une semaine de plus, je peux me le permettre, contrairement aux journalistes envoyés par leur rédaction, qui doivent parfois abréger leurs recherches.

Qu'est-ce qui vous étonne le plus dans votre pratique ?
Le plus étonnant, c'est le nombre de points communs qu'on peut avoir,

paradoxalement, avec des gens, même au bout du monde. Vous croyez que tout est complètement différent, mais dans la réalité, il y a des parallèles entre les individus et les cultures. Il n'y a pas finalement l'étranger ou l'autre : les gens se ressemblent.

Quel conflit vous a le plus interrogée ?
Je suis toujours surprise qu'au Congo la guerre ne s'arrête pas : depuis 1996, il y a là-bas une série de conflits, et en même temps, des efforts pour la paix. Mais ça ne marche pas. Cela me surprend. Mais c'est positif, parce que pour bien faire ce métier, je crois qu'il faut continuer à être surpris par les choses. Sinon, on ne peut pas bien les raconter à quelqu'un qui ne les connaît pas.

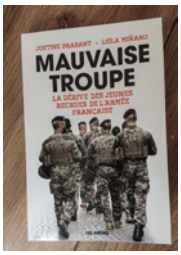
Y a-t-il une rencontre qui vous ait marquée particulièrement ?
Oui, je retiendrais la première fois où j'ai rencontré un homme que je savais recherché pour des crimes de guerre et crimes contre l'humanité. Le fait de constater que c'était quelqu'un d'assez banal, qui avait même l'air plutôt sympathique, m'a beaucoup marquée… Je pense que j'avais un préjugé, je me disais qu'il aurait l'air extrêmement méchant… Mais ce n'était pas le cas. C'était assez troublant. C'est l'une des premières leçons que l'on apprend quand on travaille sur la guerre et sur les violences.

Propos recueillis par Lisa Tougard, Cléa Lentement et Charles Vestu de l'atelier médias du lycée Jacques Prévert à Pont-Audemer avec la collaboration de Cyrille Delhaye, professeur documentaliste, Cécile Romain, professeure de lettres, Caroline Chenu, professeure d'histoire-géographie et Erwann Lepoittevin, professeur documentaliste.

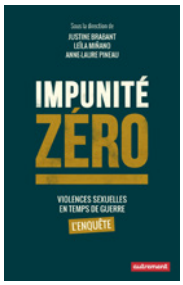
Repères

1989 Naissance dans le département du Nord où elle passe un bac ES.
2008 Elle débute sa carrière de journaliste indépendante comme pigiste, notamment pour le site arretsurimage.com.
2011-2012 Elle suit un master à Sciences Po Lille avec le parcours "Analyse des conflits et construction de la paix".
2012-2013 Elle étudie à l'université Paris 1, où elle suit un master en Sciences Politiques avec le parcours "Études africaines".
2012 Elle fait son premier voyage au Congo.
Mars 2016 Suite à son voyage au Congo, elle écrit le livre *Qu'on nous laisse combattre et la guerre finira : avec les combattants du Kivu* qui s'intéresse à la guerre en République démocratique du Congo (RDC).
2017 Elle rencontre Leïla Miñano et écrit avec elle et plusieurs autres femmes journalistes le livre *Impunité Zéro,* qui enquête sur les violences sexuelles pendant les conflits.
Septembre 2019 Elle sort avec Leïla Miñano, son livre *Mauvaise Troupe,* qui parle du recrutement de l'armée française.

Deux ouvrages à retenir



Mauvaise troupe est le dernier livre écrit par Justine Brabant en collaboration avec Leïla Miñano. L'auteure l'a résumé ainsi : *" Nous avons voulu savoir pourquoi les soldats de l'armée française s'engagent dans l'armée et ce qu'ils y vivent, et souligner le décalage entre les promesses et la réalité. Être soldat, ce n'est pas comme une longue séance de sport ou un jeu vidéo, cela peut blesser physiquement, mentalement. Mais il peut aussi y avoir des moments sympathiques passés avec ses compagnons d'armes."* Les retours sur ce livre ont été très positifs. L'un des soldats interrogés, qui avait souhaité écrire un livre, mais avait renoncé par peur, l'a remerciée d'avoir eu le courage qui lui manquait.



Impunité Zéro ouvrage collectif paru en 2017, analyse le viol comme arme de guerre dans différents conflits. Les auteures s'intéressent surtout aux mineurs et aux femmes violés par les soldats. Justine Brabant travaille pour sa part sur les violences sexuelles des soldats français sur des mineurs centrafricains. Comment garder son objectivité face à une personne suspectée de crime ? Selon Justine Brabant, *"l'émotion, l'indignation ne rendraient pas service aux victimes, alors qu'interroger et écrire un article factuel a un impact et peut entraîner des mesures de justice."*

LA CÉRÉMONIE DE REMISE D

© Service communication Mairie de Bayeux

Palmarès du 26e Prix Bayeux Calvados-Normandie

Catégorie photo Prix Nikon
1er Prix : Patrick Chauvel pour ***Syrie, la fin de Baghouz***, freelance pour *Paris Match*.

Catégorie presse écrite
Prix du Département du Calvados
1er Prix : Fritz Schaap pour ***La guerre et l'épidémie***, *Der Spiegel*.

Catégorie radio
Prix du Comité du Débarquement
1er Prix : Sami Boukhelifa pour ***Voyage au bout du califat,*** RFI.

Catégorie TV
Prix Amnesty International
1er Prix : Orla Guerin, Lee Durant et Nicola Careem pour ***Yémen : un bus touché par une frappe aérienne***, BBC News.

Catégorie TV grand format
Prix Ville de Bayeux
1er Prix : Clément Gargoullaud et Shafat Farooq pour ***Cachemire : les visages de la colère***, Babel Press pour Arte Reportage.

Catégorie Jeune reporter (presse écrite)

Prix Crédit Agricole Normandie
1er Prix : Wilson Fache pour ***Gaza, année noire***, *L'Orient/Le Jour, The National Newspaper / VICE*.

Catégorie image vidéo
Prix Arte / France 24 / France Télévisions
1er Prix : Clément Gargoullaud pour ***Cachemire : les visages de la colère,*** Babel Press pour Arte reportage.

Catégorie TV
Prix Région Normandie des lycéens et des apprentis
1er Prix : Leo Ramirez, Jesus Olarte, Yorman Maldonado, Carlos Reyes, Natasha Vazquez , Edinson Estupinan pour ***Venezuela: crisis at the border*** pour AFP TV.

Catégorie presse écrite
Prix Ouest France - Jean Marin
1er Prix : Fritz Schaap pour ***La guerre et l'épidémie***, *Der Spiegel*.

Catégorie photo
Prix du public parrainé par l'Agence Française de Développement
1er Prix : Patrick Chauvel pour ***Syrie, la fin de Baghouz***, freelance pour *Paris Match*.

PRIX DES LYCÉENS ET DES APPRENTIS

© Laurent Derouet

Rencontre avec Yorman Maldonado de l'équipe AFP TV de Caracas, à l'issue de la cérémonie de remise des prix.

Vous venez de recevoir le prix des lycéens et des apprentis, quels sont vos sentiments ?
Je me sens très honoré de recevoir ce prix au nom de toute l'équipe parce que c'est un travail que nous avons fait ensemble à Caracas. Je suis heureux de les représenter, non seulement ceux qui sont nominés, mais aussi tout le bureau de l'AFP avec son équipe photo et sa rédaction. Cela me plait que ce soit le prix de la jeunesse, ça signifie que ce que nous faisons la touche et que nous pouvons "créer" l'idée d'un changement pour le futur.

Quels sont vos futurs projets de reportages ?
Au Venezuela, il y a beaucoup de sujets à couvrir. Le thème de la frontière est un thème transitoire. Il se passe beaucoup de choses dans ce pays et il y a toute une histoire actuellement en création.

Propos recueillis par Quentin Dufils, Maxime Anquetil et Emma de la Llave

DE PRIX

© Service communication Mairie de Bayeux

Bertrand Deniaud, vice-président de la Région Normandie, et une lycéenne avant la remise des prix

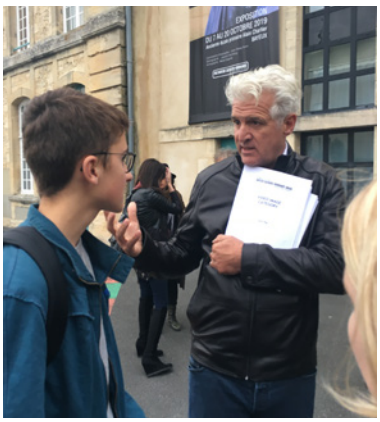
© E. Fossey

Les lauréats (présents lors de la soirée de clôture) du Prix Bayeux Calvados-Normandie 2019 : Patrick Chauvel, Sami Boukhelifa, Fritz Schaap, Yorman Maldonado, Clément Gargoullaud

INTERVIEW DU PRÉSIDENT DU JURY

"Vous êtes le futur !"

Président du jury, le photographe britannique Gary Knight est l'une des signatures les plus célèbres du reportage de guerre. Il a couvert les principaux conflits mondiaux.



© Emma de la Llave

Pourquoi avoir accepté d'être président du jury ?
On ne peut refuser une telle proposition ! Être entouré de personnes et de collègues de cette qualité, c'est un privilège. C'est aussi un challenge de se confronter aux points de vue des autres et d'échanger nos idées sur notre travail.

En quoi le journalisme de guerre est-il important ?
Il n'y a pas que le journalisme de guerre qui est important, tout type d'écriture apporte sa pierre dans la société. Le journalisme de guerre est une façon de demander aux gouvernements de rendre des comptes, d'informer et d'expliquer les décisions qu'ils prennent.

Quelles évolutions de votre métier avez-vous connues ?
C'est d'abord une évolution personnelle. Quand j'étais jeune, je ne pensais qu'à ma carrière et à mes aventures. Je pensais davantage à ce que mon métier pouvait m'apporter. En vieillissant, grâce à ma famille, à mes enfants, j'ai ouvert les yeux sur ce que ça peut apporter aux autres. Il y a aussi des changements liés aux technologies digitales qui permettent de distribuer plus rapidement l'information. Cela a de vraies conséquences sur l'évolution des métiers de la presse et je pense qu'il faut avoir une réflexion internationale sur son économie.

Les jeunes ont-ils un rôle à jouer pour la liberté d'expression ?
Absolument. Vous êtes le futur ! Je suis le passé. Je suis heureux de constater qu'à Bayeux il y a la volonté d'impliquer les écoles et les habitants. Pensez au monde que vous voulez. Beaucoup de pays que j'ai photographiés ont sombré dans la guerre sans que les gens ne réagissent, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur du pays. C'est pareil avec l'environnement. Les jeunes générations, elles, peuvent réagir en s'informant et en alertant.

Propos recueillis par Emma de la Llave, Maxime Anquetil, Capucine Gamant, Tiffany Griffon et Quentin Dufils

© Mathilde Gras

3 JOURS EN IMMERSION

LES RENCONTRES HCR/OUEST-FRANCE

RÉFUGIÉS

POURSUIVRE SA VIE AILLEURS

C'est dans une ambiance de fête, entre témoignages et musique, que s'est déroulée la rencontre organisée en partenariat avec le HCR, l'Agence des Nations Unies pour les réfugiés et le journal *Ouest-France*. Les scolaires présents à Bayeux ce jeudi 10 octobre ont découvert une réalité, certes douloureuse, mais éloignée du misérabilisme habituel.

Des chiffres impressionnants

Céline Schmitt, porte-parole du HCR en France, rappelle que la Convention de Genève de 1951 définit le statut juridique du réfugié par "*toute personne qui fuit des persécutions en raison de son appartenance sociale, de sa religion ou de son origine. Il bénéficie de la protection du pays qui l'accueille et ne peut en aucun cas être renvoyé, tout retour doit être volontaire.*" Il y a plus de 25 millions de personnes réfugiées dans le monde en 2019, chiffre qui n'avait pas été atteint depuis la Seconde Guerre Mondiale. On compte actuellement plus de 70 millions de déplacés dans le monde, dont 40 millions à l'intérieur de leur propre pays, avec des Syriens obligés de fuir la guerre, des Vénézuéliens quittant leur pays en crise, des Rohingyas déplacés au Bangladesh... Un réfugié sur deux est un enfant ! Seulement 34 % d'entre eux ont accès à l'école secondaire.

Des témoignages d'espoir

Leen Youssef, Syrienne de 28 ans, a fui Alep en octobre 2016. Dés qu'elle a su qu'elle quittait son pays, elle a fait "*un déni complet*" et s'est plongée dans son travail pour oublier. Elle a obtenu un visa humanitaire et est actuellement étudiante à Sciences-Po Paris. Aujourd'hui, elle se sent chez elle mais dénonce l'attitude du gouvernement français envers les réfugiés, la transmission de fausses informations et "*l'utilisation politique des réfugiés par les partis politiques pour avoir des votes.*"

Mohamed Jamous, Syrien de Damas, ne pouvait plus exercer sa profession de chanteur suite aux critiques sur l'oppression de la police et du gouvernement qu'il dénonce dans l'album *L'âge du silence*, du groupe Refugees of Rap. En mars 2013, il obtient un visa de touriste et arrive en France avec son frère. Il vient d'obtenir son master en sociologie, études qu'il avait débutées en Syrie. Il affirme que l'humain a une capacité à oublier les traumatismes, qu'il faut avancer, toujours plus loin, ne jamais "*lâcher l'affaire*". Il garde espoir que la paix revienne dans son pays.

© Laurent Derouet

"J'AI ABANDONNÉ UNE VIE"

En France depuis 2009, Kianoush Ramezani a fui l'Iran, où il risquait la prison à cause de ses dessins.

Êtes-vous ce qu'on appelle "un réfugié politique" ?
Oui, totalement ! Je me considère comme un réfugié politique, et je ne peux toujours pas revenir dans mon pays, comme je ne pouvais pas y rester en raison de ma profession. C'était et c'est toujours dangereux.

Qu'avez-vous ressenti au moment de fuir ?
Un sentiment de vide a pris possession de mon esprit, je n'avais pas peur, plus aucun sentiment ne passait. J'étais menacé de prison. Quand on est dans cette situation, on ne pense plus qu'à une seule chose : trouver le moyen de partir le plus vite possible et survivre. J'ai abandonné une vie là-bas.

Avez-vous des regrets ?
Je n'ai pas de regret concernant ma profession de dessinateur, même si je n'ai pas vu ma famille ni mon fils depuis 10 ans. Je n'ai pas eu d'autre choix.

Que pouvez-vous nous dire sur la liberté d'expression en Iran ?
Il n'y en a aucune. Je fais des dessins qui vont à l'encontre de l'État iranien et je ne peux pas exprimer mon avis, que ce soit à travers l'art ou d'une autre façon. En Iran, publier des choses à l'encontre du gouvernement est impossible. Je suis un activiste et un artiste.

Propos recueillis par Mathilde Gras, Emma de la Llave, Capucine Gamant, Quentin Dufils, Maxime Anquetil

3 JOURS EN IMMERSION

TEMPS FORTS JEUDI 10 OCTOBRE

© Mathilde Gras

"Un jour dans le monde"

L'émission de Fabienne Sintes sur France Inter, réalisée ce jeudi 10 octobre en direct de Bayeux, évoque divers sujets en lien avec la Turquie. Invité sur le plateau, le reporter Loup Bureau raconte son quotidien, ses angoisses, sa solitude durant ses 52 jours dans une prison turque, où il risquait une peine de 25 ans sans aucune justification. Ensuite, Hatice Cengiz, fiancée turque du journaliste syrien Jamal Khashoggi, dénonce l'assassinat de son futur époux dans le consulat d'Arabie Saoudite à Istanbul, le 2 octobre 2018. Christophe Deloire, secrétaire général de l'organisation Reporters Sans Frontières, rappelle quant à lui que la Turquie est à la 157e place sur 180 dans le classement mondial de la liberté de la presse.

Samia Boumediene

RENCONTRE

© Laurent Derouet

Mémorial des reporters : l'hommage des anonymes

Comme chaque année, le prix Bayeux a rendu hommage aux journalistes morts dans l'exercice de leur profession. La cérémonie s'est déroulée en fin d'après-midi le 10 octobre. Rien que cette année, 80 professionnels ont perdu la vie. Les organisateurs de cet événement, porté notamment par RSF (Reporters Sans Frontières), ont accueilli des amis de la reporter nord-irlandaise Lyra McKee (lire ci-dessous) et Hatice Cengiz, la compagne du Saoudien Jamal Khashoggi, assassiné dans le consulat saoudien d'Istanbul. Autour d'eux, de nombreux anonymes assistent à ce rendez-vous rempli d'émotion et de solennité, notamment lors du dévoilement de la stèle dans un long silence. Parmi le public, Jean-Jacques, un jeune retraité venant de Caen. Fidèle au Prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de guerre depuis plus de 20 ans, c'est pourtant la première fois qu'il est présent pour cet hommage : "*Les journalistes sont les remparts de la démocratie et les témoins de la vérité*", assure-t-il. Françoise, de Rennes, est présente aujourd'hui pour ressentir l'émotion de cet instant "*vivant et intense*". Selon elle, le fait d'y assister "*lui permet de s'ouvrir au monde et de réfléchir sur son positionnement de citoyenne*". Derrière elle, un couple de Bayeusains est là comme chaque année. Entre tristesse et compassion, Georges et Madeleine soulignent avec reconnaissance que ces noms sur la stèle montrent que "*la guerre est toujours présente*". Georges précise qu'il aimerait que cela soit plus connu du public et touche plus de personnes...

Christophe Deloire, secrétaire général de RSF et Hatice Cengiz, compagne du journaliste saoudien Jamal Khashoggi

© Emma de la Llave

Emma de la Llave et Maxime Anquetil

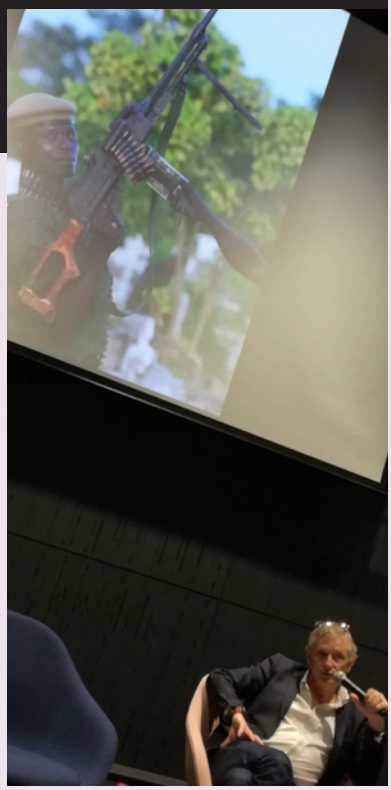
Lyra McKee, symbole de paix et de liberté

Deux proches de Lyra McKee, Niall Ó Murchú et Ciarán MacAirt, sont venus pour lui rendre hommage. Journaliste nord-irlandaise, la jeune femme de 29 ans a été tuée par balle lors d'une émeute, le 18 avril 2019 à Derry en Irlande du Nord par un membre de la Nouvelle IRA. "*C'est avec beaucoup de tristesse et de fierté qu'aujourd'hui nous sommes venus représenter sa famille qui ne pouvait être présente*", assure Niall Ó Murchú. Il évoque son amie disparue : "*Elle était pleine d'innocence et d'humilité. Ça lui permettait d'être au plus proche des gens avec qui elle échangeait, de tisser des liens avec eux.*" Son décès fut un véritable choc pour ses proches. "*Ils ne se doutaient pas de l'importance de son travail. Aujourd'hui, ils ont pris conscience de ce qu'elle tentait de faire en retraçant l'histoire de notre pays.*"

Ciarán MacAirt évoque lui l'avenir : "*Nous sommes très occupés en ce moment. Sa mort a mis en lumière son travail. Depuis, son premier livre connait un grand succès et nous sommes en train de réunir l'ensemble de son travail pour en faire un second.*" Pour conclure, les deux hommes affirment que le décès de Lyra McKee a fait d'elle "*un symbole de paix et de liberté*". Ils auraient sans doute préféré qu'elle le devienne de son vivant...

Tifanny Griffon

TEMPS FORTS VENDREDI 11 OCTOBRE



© Delphine Ensenat

RENCONTRES

© Mathilde Gras

"On n'est jamais conscient des risques sans les avoir vécus"

Loup Bureau

À seulement 29 ans, Loup Bureau est déjà un reporter aguerri. L'échange avec les lycéens a été bouleversant et inspirant. Avec en point d'orgue, le récit de son arrestation et de sa détention dans une prison turque de haute sécurité durant 52 jours de l'été 2017. Son seul tort : un reportage d'actualité sur le peuple kurde, considéré comme un "groupe terroriste" par les autorités turques. "*J'ai toujours été intéressé par les peuples en minorité*", explique-t-il.

Lorsqu'il se lance dans sa carrière de journaliste, son objectif est de pouvoir changer les choses. Mais il se rend rapidement compte qu'il est difficile de modifier l'opinion publique et la situation d'un pays par des reportages. Il ne s'est pourtant pas découragé et continue de réaliser son travail à travers le monde. "*On n'est jamais conscient des risques sans les avoir vécus.*" Durant sa détention par les autorités turques, le manque de contact humain et la peur permanente ont eu un impact aussi bien psychologique que physique. Ses journées étaient rythmées par le doute, l'angoisse et la remise en question de sa carrière de journaliste. Les nombreuses pages qu'il a écrites durant ces longues semaines ne l'ont pas soulagé. Aujourd'hui, deux ans après, Loup Bureau n'est pas retourné au Moyen-Orient. Il travaille sur *Tranchées*, un long métrage qui couvre le conflit entre l'Ukraine et la Russie.

Samia Boumediene

Le franc-parler de Jérôme Delay

Responsable d'Associated Press en Afrique, Jérôme Delay est un photo-reporter qui a couvert plusieurs conflits, notamment la guerre en Irak et le siège de Sarajevo. Jeune, très curieux, il voulait découvrir le monde. Et, à travers ses photos, "*raconter des histoires, mais surtout raconter l'histoire*".

Beaucoup de ses déplacements resteront dans sa mémoire, comme la capitale serbe assiégée : "*On se cache derrière un appareil photo, on encaisse, on encaisse... Et au bout d'un moment on explose.*" Il appelle ça le choc post-traumatique. Il insiste également sur son retour difficile à la vie quotidienne, pleine d'ennui et de monotonie. Il évoque sa présence en tant que journaliste au cœur de scènes violentes : "*L'être humain est tellement violent qu'il ne voit que sa propre violence. Vous, il ne vous voit pas. Vous n'êtes pas l'ennemi.*" Il fait part de sa frustration face à l'inaction des États : "*En Syrie, aujourd'hui, tout est dénoncé mais il n'y a aucune réponse.*"

Cependant, ces déceptions ne le découragent pas, mais nourrissent sa motivation. Jerôme Delay se consacre désormais à l'environnement qui pour lui est une autre forme de guerre. Il ne voit plus l'interêt de photographier des hommes avec des armes : "*Les vraies histoires, ce sont les gens qui souffrent.*" Et de conclure avec une certaine nostalgie : "*J'aimerais n'avoir jamais eu à photographier la douleur, une mère qui perd son enfant, la connerie des gens... J'aimerais n'être jamais allé aux enterrements de mes copains.*"

Maxime Anquetil et Emma de la Llave

"L'armée du peuple tire sur le peuple"

Jacques Langevin

1989, c'est l'année de Tian'anmen, le rassemblement des étudiants chinois sur la place Tian'anmen à Pékin pour réclamer plus de liberté, plus de droits. Les photos de Jacques Langevin montrent l'espoir, la solidarité, les échanges, mais aussi les scènes d'horreur. Le mouvement fut assez court : il commença le 15 avril pour s'achever le 4 juin dans un bain de sang. Le gouvernement chinois refusa le dialogue avec les étudiants et envoya les chars. Une réponse disproportionnée. Le photojournaliste rappelle qu'aujourd'hui encore, on ne sait pas exactement combien de personnes sont mortes : 300 ou 10 000, on ne le saura jamais. J'ai découvert le massacre de la place Tian'anmen perpétré il y a 30 ans.

Quentin Dufils

TEMPS FORTS SAMEDI 12 OCTOBRE

© Laurent Derouet

En première ligne

Jean-Paul Marthoz

Après 40 ans de carrière dans le journalisme, Jean-Paul Marthoz présente son livre *En première ligne : le journalisme au cœur des conflits*, où il expose les différents aspects du journalisme de guerre. Son ouvrage, qu'il dit "*critique et chaleureux*" sert selon lui "*à éclairer et à défendre cette profession, mais aussi à faire passer un message*". Un message où le doute et la critique sont présents, qui peut être utile à des jeunes journalistes ou à ceux qui voudraient le devenir.

AU CŒUR DU SALON DU LIVRE

Rendez-vous incontournable du festival, le salon du livre permet de rencontrer de nombreux journalistes venus présenter leurs ouvrages, souvent récents. Nos jeunes reporters en ont sélectionné trois.

© Laurent Derouet

Le Village

Corentin Fohlen

Corentin Fohlen, un jeune photo-reporter de 32 ans, présente trois ouvrages sur Haïti, un pays sur lequel il travaille depuis 2010 et le tremblement de terre qui a ravagé l'île. Parmi ces trois livres, l'un d'eux, *Le Village* m'a intriguée. Tout d'abord en raison de sa couverture qu'il qualifie lui-même de "*bancale. Elle est déstabilisante par sa verticalité*". Il y présente les photos d'un endroit qui "*regroupe toutes les problématiques du pays*", notamment la corruption. Mais il montre également que les Haïtiens sont pleins de ressources face à cette situation. Le but de l'auteur est de toucher un public large, grâce aux illustrations et aux couleurs.

© Laurent Derouet

Tarjuman

Quentin Müller et Brice Andlauer

Quentin Müller et Brice Andlauer sont deux jeunes journalistes français qui viennent de publier, *Tarjuman : enquête sur une trahison française*. C'est l'histoire de jeunes hommes qui voulaient défendre leur pays, l'Afghanistan, et aider à son développement en travaillant avec l'armée française comme interprètes (Tarjuman en langue dari). Mais l'État français, en quittant le pays, les a abandonnés alors qu'ils étaient menacés. Les deux reporters, indignés par cette situation, ont donc enquêté sur ce sujet et recueilli beaucoup de témoignages. Depuis la sortie de leur ouvrage, il y a eu quelques avancées, "*mais pas suffisantes*" selon eux. Leur livre doit être adapté en BD en 2020.

Tifanny Griffon et Mathilde Gras

© Tifanny Griffon

Alep au futur composé

Au Radar de Bayeux, l'exposition Alep-Machine s'inspire du livre *Le fil de nos vies brisées* de Cécile Henion. Ce dernier raconte le calvaire de cette ville syrienne détruite par les bombes. Au cœur de cette présentation, la maquette du jeune Mohammed Kteish, réalisée en 2013. À seulement 11 ans, le petit Syrien reconstitue un Alep moderne, appelé "Future Aleppo". Ce travail est très enfantin, fait de papier avec des bâtiments bancals, plein de couleurs. C'est ce qui m'a marquée dans tout cet environnement de guerre, de violence et de commémorations.

Tifanny Griffon

PROJECTION

© Claire Beauruel

"N'OUBLIEZ PAS LA SYRIE"

Grand moment d'émotion lors de la projection du film *Pour Sama*, documentaire de Waad al-Kateab, journaliste syrienne. Bouleversant est l'adjectif qui vient aux lèvres de toutes les personnes présentes ce jeudi soir. Au travers des vidéos sur sa vie quotidienne à Alep, Waad al-Kateab montre au monde la réalité de la guerre dans sa ville d'adoption. Ainsi, le spectateur est témoin des différents moments de sa vie mêlés à l'évolution du conflit qui a débuté en 2011 et qui se poursuit encore. Elle témoigne avec des images rares et poignantes du combat pour la liberté dans la partie Est d'Alep assiégée par le régime de Bachar Al-Assad, tout particulièrement dans les deux hôpitaux créés par Hamza, son mari médecin. Les hôpitaux tiennent une place clé dans le film car ils sont la cible des bombardements incessants des avions russes ainsi que le reflet du conflit par les nombreuses victimes qu'il fait. Malgré des scènes tragiques, impensables pour nous habitant dans un pays libre et en paix, l'humanité du couple et des personnes qui l'entourent, nous touche profondément. Se battre pour la liberté, aider les habitants victimes des bombardements ou préserver la sécurité et la vie de leur fille... C'est le choix douloureux auquel ils sont confrontés. *Pour Sama* c'est le pardon qu'elle demande à sa fille pour avoir choisi de rester dans la guerre par amour pour leur ville et leur soif de liberté.

La réalité des images choquantes, des destins de ces enfants victimes, nous prend "aux tripes" et force à l'admiration et au respect pour tous les Alépins. Des larmes et une immense émotion ont envahi la salle à l'issue de la projection lors de la liaison par skype avec Waad al-Kateab qui vit actuellement avec ses deux filles et son mari en Angleterre. Ovationnée pendant de longues minutes, elle a achevé son échange avec nous par "*n'oubliez pas la Syrie*".

Nous retiendrons l'acte héroïque de ce couple qui a fait tout son possible pour soutenir les habitants et montrer au monde la vérité.

Noémie Clarys et Clémence Marignier

INTERVIEW

"LA RAGE DERRIÈRE LE FROID DE SON OBJECTIF"

© Laurent Derouet

Patrick Chauvel photographie les conflits dans le monde depuis plus de 50 ans. Plébiscité par le jury professionnel et le public pour son reportage *Syrie, la fin de Baghouz*, il reste à l'affût des conflits à photographier.

Quel est l'impact du reporter de guerre sur la population ?

C'est difficile à dire, mais si un bombardement tue une cinquantaine d'enfants sous les yeux d'un journaliste, ça fait réfléchir. Notre métier on le fait pour ne plus jamais entendre "*on ne savait pas*". Une personne peut dire "*je n'ai pas envie de savoir*", mais elle est responsable de ce qu'elle sait ou non. Ici à Bayeux, je rencontre les gens, je leur raconte ce ce que je vois car ils ne peuvent pas être sur place. J'incarne le sujet de mes photos parce que j'y étais. C'est important.

Quels prochains sujets avez-vous envie de faire ?

J'aimerais aller en Amazonie couvrir la destruction de la planète et les Indiens qui s'arment. Ce sont deux sujets qui se rejoignent. Je garde aussi un oeil sur le Venezuela, l'Équateur, le Nord de la Syrie, à la frontière turque avec le Kurdistan et sur les manifestations en Irak.

Vous arrive-t-il d'être découragé, en colère ?

En ce moment, la Syrie c'est vraiment difficile. Il y a beaucoup de civils et d'enfants pris en tenailles. C'est dur de voir des orphelins dans le désert et de ne pas pouvoir les aider. On ne peut rien faire d'autre que des photos avec la rage derrière le froid de son objectif. On finit par être en colère.

Votre métier est-il en danger ?

Oui. Dans le monde, la presse n'est pas respectée. Les réseaux sociaux sont phagocytés, il n'y a aucune vérification de l'information, ni de la source. Le journaliste est un œil extérieur, vérifier l'information est son métier. La seule force d'un journaliste est sa crédibilité, mais aujourd'hui on ne le croit plus.

Propos recueillis par Lorine Lemarchand, Mathilde Gras, Samia Boumediene et Quentin Dufils.

EXPOSITION

© Capucine Gamant

Rencontre avec Jean-Pierre Perrin, commissaire de l'exposition sur l'Afghanistan

"LA VOLONTÉ DES HOMMES"

Jean-Pierre Perrin est un grand reporter ayant travaillé pour le journal Libération. Il est aujourd'hui journaliste indépendant et écrivain. Son travail est spécialisé sur le Proche-Orient, le Moyen-Orient et l'Afghanistan. En 2013, il a écrit *La mort est ma servante : lettre à un ami assassiné*, récit sur la Syrie actuelle et hommage à Samir Kassir, son ami tué dans un attentat à Beyrouth. C'est un chant de colère sur la guerre civile en Syrie. Bouleversé par les accidents et décès autour de lui, il a lui-même été en danger à plusieurs reprises en se rendant dans ces pays en guerre, où il devait parfois entrer clandestinement et rester caché. "*La guerre est toujours le fruit de la volonté des hommes*", elle n'intervient pas sans raison et les divergences religieuses en sont souvent la cause. Il garde un sentiment d'impuissance et l'impression que les situations n'évoluent pas malgré tout ce qu'il a pu produire, comme ses écrits sur la torture en Syrie qui, selon lui, n'ont "*servi à rien*". Jean-Pierre Perrin arpente l'Afghanistan depuis plus de trente ans et connaît bien ce pays en proie aux conflits depuis 1978. Il est à ce titre le commissaire de l'exposition "Afghanistan : le terrain de guerre du monde", présentée dans le cadre du Prix Bayeux. Il termine cette rencontre en précisant qu'il ne changerait de métier pour rien au monde, même si on ne s'habitue jamais aux atrocités.

Lorine Lemarchand et Lou-Swan Thoretton

Web Radio

Le Prix Bayeux Calvados-Normandie
vu par les lycéens sur les ondes avec la Web Radio :
https://soundcloud.com/stephanie-gounou/emission-rlr-2019

Web TV

et sur les écrans avec la Web TV :
https://pod.ac-caen.fr/video/9327-webtv-pbcn-2019/

Regards croisés

Une bonne photo, c'est...

Jacques Langevin
"Avoir un œil, trouver un bon angle, une couleur... C'est une image qui raconte quelque chose. Mais parfois on manque de temps pour composer une bonne photo."

Jérôme Delay
"La composition, la lumière et le contenu. Il faut ces trois éléments à 100%. Le contenu est hyper important et si l'un de ses trois élements n'est pas fort, les deux autres doivent l'être encore plus."

Patrick Chauvel
"Une photo qui permet de comprendre ce qui se passe, comme cette photo de la petite fille brûlée au napalm durant la guerre du Vietnam (photo de Nick Ut). Elle doit interpeller le public mais pas le choquer pour qu'il ne referme pas le journal. On a peu de temps pour faire une photo, c'est un instant précis."

Gary Knight
"Quand on regarde une photo, on imagine des choses très différentes. C'est une émotion complètement personnelle car chacun a sa propre histoire. Il n'y a pas de bonne photo au sens propre du terme, mais si elle est bonne, elle provoquera des émotions."

Ont réalisé ces 8 pages : Tifanny Griffon, lycée Marie Curie, Vire - Mathilde Gras, Emma de la Llave, Capucine Gamant, Maxime Anquetil, Lorine Lemarchand, Lou-Swan Thoretton, Samia Boumediene, lycée Charles de Gaulle, Caen - Noémie Clarys, Clémence Marignier, lycée Marie Immaculée, Sées - Quentin Dufils, lycée Risle Seine, Pont-Audemer **- Accompagnement :** Delphine Ensenat - Globules, Laurent Derouet - **Infographie :** Laurent Lebiez - Globules

LES 10 REPORTAGES **EN COMPÉTITION** POUR LE PRIX **RÉGION NORMANDIE DES LYCÉENS ET DES APPRENTIS**

"Syrie, ces enfants qui dérangent"

SYRIE - DÉCEMBRE 2018

À la recherche des enfants de djihadistes français disséminés dans le nord-est syrien, l'équipe de journalistes retrouve le jeune Asadullah. Seul en Syrie, son père et ses frères ont été tués. Il rêve de retrouver sa mère et la France. La question du rapatriement des enfants partis de France reste en suspens. Est-il "sauvable" ou au contraire une "bombe à retardement" ?

"Yémen : un bus touché par une frappe aérienne"

YÉMEN - 15 OCTOBRE 2018

En août 2018, au Yémen, un bus scolaire est touché par des frappes aériennes de la coalition, tuant 42 écoliers pris pour cible par erreur. Désormais, le directeur de l'école fait l'appel des absents.

"Les Syriens dans la province d'Idlib se préparent à l'ultime épreuve de force de la guerre"

SYRIE - AOÛT 2018

La région proche de la frontière turque était censée être un lieu de refuge, mais les Syriens semblent être pris au piège dans une zone meurtrière.

"Guerre en Libye"

LIBYE - AVRIL 2019

La bataille de Tripoli fait rage. La guerre civile en Libye rappelle de plus en plus la situation en Syrie, sauf qu'elle se situe aux portes de l'Europe. L'ombre d'une ingérence militaire venant de l'étranger s'étend sur le conflit.

"Les camps d'internement pour les musulmans en Chine"

CHINE – SEPTEMBRE/OCTOBRE 2018

Des détails troublants et des révélations successives dévoilent l'ampleur et la portée des camps d'internement pour musulmans dans la région de l'extrême ouest du Xinjiang.

"Soudan : la révolte des Kandakas"

SOUDAN - 20 AVRIL 2019

Alaa Salah est devenue l'icône des révolutionnaires au Soudan : doigt levé, l'étudiante a incarné la révolte des Kandakas, ces femmes qui ont changé le destin du pays.

"Le bombardement d'Idlib"

SYRIE - 22 MAI 2019

Une équipe de journalistes clairement identifiable est prise pour cible par un drone pro-régime, avant d'être visée par des tirs de chars. Une preuve des crimes de guerre du régime d'Assad ?

"Frappes aériennes au Yémen : made in the USA"

YÉMEN - SEPTEMBRE 2018

Des fragments de bombes tombées au Yémen et fabriquées aux États-Unis sont retrouvés depuis 2015. Des civils sont tués, notamment des écoliers. Les images soulèvent des questions sur la complicité morale des États-Unis dans ces décès et dans la vente d'armes à la coalition arabe.

"Makotipoko, des milliers de réfugiés fuient les violences"

CONGO BRAZZAVILLE
2 JANVIER 2019

Témoigner de la misère d'un camp de réfugiés quand il n'y a plus de règles à suivre à part celles de l'improvisation.

"Venezuela : crisis at the border"

VENEZUELA - MAI 2019

Les Vénézuéliens, en quête de nourriture et de médicaments, manifestent sous les gaz lacrymogènes et les intimidations des partisans du Président Maduro qui refuse l'aide humanitaire.

ILS ONT VOTÉ **ILS ONT RENCONTRÉ**

Le 7 octobre après-midi, plus de 2 500 jeunes provenant de 69 lycées et centres de formation d'apprentis de Normandie se sont rendus sur un des 16 sites de projection pour visionner les 10 films en compétition pour le Prix Région Normandie des lycéens et des apprentis.

© Lise Hauchecorne

À cette occasion, les élèves et apprentis ont pu échanger avec des reporters de guerre sur les conditions d'exercice de leur métier, ainsi que sur les zones de conflit qu'ils ont été amenés à couvrir. Chaque jeune a ensuite voté pour le reportage qu'il plébiscitait. Le Prix est remis au lauréat lors de la cérémonie de clôture du 12 octobre à Bayeux.

© Marylène Carre

© Eric Biernacki

➔ 16 SITES DE PROJECTION POUR LE JURY DU PRIX RÉGION NORMANDIE DES LYCÉENS ET DES APPRENTIS (*en italique les reporters présents sur les sites*)

LES ÉTABLISSEMENTS REPRÉSENTÉS DANS LE JURY

Calvados
Arcisse de Caumont BAYEUX / **Alain Chartier** BAYEUX / **Jeanne d'Arc** BAYEUX / **Malherbe** CAEN / **Charles de Gaulle** CAEN / **Guillaume le Conquérant** FALAISE / **Salvador Allende** HÉROUVILLE-SAINT-CLAIR / **Sainte Marie** CAEN / **Dumont d'Urville** CAEN / **Laplace** CAEN / **Camille Claudel** CAEN / **Victor Hugo** CAEN / **Sainte Ursule** CAEN / **Augustin Fresnel** CAEN / **Jean Rostand** CAEN / **Micro lycée Jean Rostand** CAEN / **Le Robillard** ST PIERRE/DIVES / **Jeanne d'Arc** CAEN / **Albert Sorel** HONFLEUR / **Marcel Gambier** LISIEUX / **Paul Cornu** LISIEUX / **André Maurois** DEAUVILLE / **Lycée agricole** VIRE / **Jean Mermoz** VIRE / **Marie Curie** VIRE

Eure
André Malraux GAILLON / **Marc Bloch** VAL DE REUIL / **Risle Seine** PONT AUDEMER / **Jacques Prévert** PONT-AUDEMER

Manche
Edmond Doucet EQUEURDREVILLE / **Victor Grignard** CHERBOURG / **Sauxmarais** TOURLAVILLE / **Jean-François Millet** CHERBOURG / **Alexis de Tocqueville** CHERBOURG / **Thomas Hélye** CHERBOURG / **Le Verrier** SAINT-LÔ / **Curie-Corot** SAINT-LÔ / **Sivard de Beaulieu** CARENTAN / **EREA** SAINT-LÔ / **Julliot de La Morandière** GRANVILLE / **Charles-François Lebrun** COUTANCES / **Institution Sévigné** GRANVILLE / **Lycée hippique** GRAIGNES / **Lycée agricole** SAINT-HILAIRE-DU-HARCOUËT / **Claude Lehec** SAINT-HILAIRE-DU-HARCOUËT / **MFR** SAINT-SAUVEUR-VILLAGES

Orne
Marguerite de Navarre ALENÇON / **Marcel Mezen** ALENÇON / **Marie Immaculée** SÉES / **Jean Monnet** MORTAGNE-AU-PERCHE / **Gabriel** ARGENTAN / **Jean Guéhenno** FLERS / **Saint Thomas d'Aquin** FLERS / **Alain** ALENÇON

Seine-Maritime
André Maurois ELBEUF / **Notre Dame** ELBEUF / **Vallée du Cailly** DÉVILLE-LÈS-ROUEN / **Galilée** FRANQUEVILLE-SAINT-PIERRE / **Raymond Queneau** YVETOT / **Lycée des métiers du bois et de l'éco-construction** ENVERMEU / **Jehan Ango** DIEPPE / **Pablo Neruda** DIEPPE / **Le Golf** DIEPPE / **François 1er** LE HAVRE / **Claude Monet** LE HAVRE / **Guillaume Le Conquérant** LILLEBONNE / **La Providence** FÉCAMP / **Maupassant-Descartes** FÉCAMP

CE QU'ILS EN PENSENT...

"Juger un reportage en un temps si court reste difficile, mais c'est un tour d'horizon de ce qui se passe dans le monde, avec une approche différente de ce que l'on étudie au lycée."
Gabriel, micro-lycée, Caen

"Je ne suis pas sûr que j'aurais été voir ces reportages tout seul. Cela m'a procuré beaucoup d'émotion, c'est parfois dur à encaisser."
Rayane, micro-lycée, Caen

ILS ONT VOTÉ POUR...

Guerre en Libye
"Je trouve que ça montre bien les caractéristiques de la guerre et les conditions de travail des reporters."
Marc, lycée Jeanne d'Arc, Caen

Les camps d'internement pour les musulmans en Chine
"J'ai aimé car j'ai trouvé le reportage innovant et cela m'a donné envie de m'interroger sur la situation en Chine."
Sofiane, micro-lycée, Caen

Venezuela : crisis at the border
"J'ai aimé ce reportage car je trouve qu'il prend en compte tous les aspects : la violence et l'émotion. Cela permet de se sentir impliqué dans le reportage."
Carla, lycée Jean Rostand, Caen

Yémen : de quoi la France est-elle complice en vendant des armes ?

Au Yémen, la situation humanitaire est dramatique : plus de 10 000 morts civils, 20 millions de personnes qui ont besoin d'aide humanitaire, 14 millions sans accès aux soins. C'est une "sale guerre" qui se déroule loin des caméras, mais à laquelle la France n'est pas totalement étrangère. Car si cette "guerre froide" oppose les rebelles chiites houtis à une coalition internationale menée par l'Arabie saoudite et les Émirats arabes unis, la France vend depuis longtemps des armes à ces deux pays. Selon l'Observatoire des armements, il existe une quinzaine de références d'armes françaises qui pourraient être impliquées dans la guerre au Yémen. Les journalistes d'investigation de Radio France et Disclose ont enquêté et démontré que des navires français, conçus ou fabriqués à Cherbourg dans des entreprises françaises (Naval Group et les Chantiers Mécaniques de Normandie), qui en assurent également la maintenance, participent au blocus maritime du pays, qui empêche l'aide humanitaire de parvenir aux Yéménites.
La ministre des Armées, Florence Parly, déclarait pourtant, en janvier 2019, n'avoir *"aucune connaissance du fait que des armes (françaises) soient utilisées directement dans ce conflit."* Ce n'est pas ce que montre une vidéo de 2015 de la chaîne saoudienne Saudi 24 découverte par Disclose : on y voit une frégate saoudienne et une corvette émiratie de construction française en pleine opération de contrôle au large des côtes yéménites. La France est-elle complice de crimes de guerre du fait de ces ventes d'armes, au regard du droit humanitaire international ?

Ces informations sont issues des recherches d'investigation de disclose.ngo

Disclose

Disclose est un site d'investigation français créé en 2018 qui réunit des journalistes, des hackers, des photographes, des avocats et des chercheurs pour "enquêter sur des sujets d'intérêt public". Il est soutenu par des médias partenaires comme Mediapart, Arte et la cellule d'investigation de Radio France.

QUESTIONS À
GWENDOLINE DEBONO

"SAVOIR S'ADAPTER ET ÊTRE DÉBROUILLARDE"

© microlycée Caen

À 31 ans, Gwendoline Debono se sent à sa place dans le métier de grand reporter qu'elle exerce depuis douze ans. Une profession qu'elle juge accessible à tous, à condition de savoir s'adapter et se débrouiller.

Comment êtes-vous devenue journaliste ?
De fil en aiguille. J'ai commencé à travailler en Colombie pour couvrir la libération d'Ingrid Betancourt en 2008. Je n'ai pas fait d'école, mais des stages dans plusieurs rédactions dont celle de RTL, au service étranger. Là, j'ai commencé à partir et à couvrir l'étranger et plus spécifiquement les zones de conflit. J'ai poursuivi dans cette voie.

Avez-vous un souvenir marquant d'un de vos premiers reportages ?
Celui d'Alep en Syrie en 2012, avec la couverture de la révolution qui s'est transformée en rébellion. C'est la première fois que je voyais la puissance d'un État envers sa population et ce que cela signifiait.

Quelles sont vos conditions de travail ?
J'ai de la chance parce que je suis en CDI à la rédaction d'Europe 1, donc je ne suis pas en freelance. La rédaction finance mes reportages et paye les frais sur place. Ce sont de très bonnes conditions de travail. Aujourd'hui, c'est moi qui propose les reportages, puis j'en discute avec mes rédacteurs en chef.

Est-ce que votre âge est un obstacle ?
Je ne crois pas. On n'a pas la même expérience, ni la même mémoire des événements, à 30 ou 50 ans. Il faut des journalistes de tout âge, des jeunes et des plus aguerris, dans les rédactions.

En tant que femme, vous sentez-vous plus vulnérable ?
Non. Il y a des différences évidemment mais pas en termes de vulnérabilité. Être une femme ne pose pas de problème particulier.

Vous sentez-vous en sécurité sur les terrains que vous couvrez ?
La sécurité dépend de la connaissance des lieux et des gens avec qui on travaille. Mais aussi du temps qu'on y passe, car plus on a de repères sur le terrain, plus on est en sécurité et meilleurs sont les reportages.

Avez-vous peur quand vous partez là-bas ?
Non, je suis stressée. Vais-je faire du bon travail ? Mon but est de parvenir à interviewer des gens, expliquer une situation et ne pas me laisser paralyser par la peur. Dans les situations tendues, plus on fait, moins on a peur.

Comment fait-on pour reprendre une vie normale après un reportage ?
On va boire des verres au bar (rires). En réalité, ce n'est pas quelque chose qui me pose problème. Je suis très contente de partir et aussi de rentrer quand j'ai l'impression d'avoir bien fait mon travail.

Un grand reporter doit-il avoir une forte personnalité ?
Je crois qu'il faut savoir s'adapter aux situations. C'est la plus grande qualité dans la vie, même sans être journaliste. Après, peu importe qui on est et d'où l'on vient. Il y a des gens très différents qui font ce métier. Il faut juste se montrer débrouillarde !

6 C'est le nombre de prix de journalisme reçus par Gwendoline, dont 2 Prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de guerre en 2017 et 2018.

Articles réalisés par Maria Blanc, Doriane Michel, Gabriel Kuhn et Rayane Gelinaud, élèves de 1ère au micro-lycée Jean Rostand de Caen, avec la collaboration de Christos Molyvdis, professeur d'histoire-géographie et Patrice Eustache, professeur d'économie et géopolitique.

ILS ONT VOTÉ POUR...

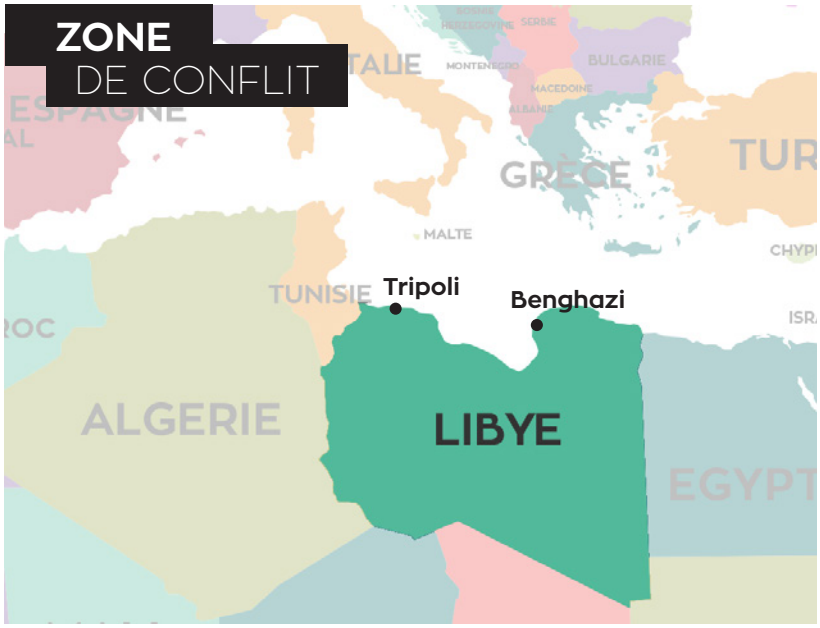
Soudan : la révolte des Kandakas
Héloïse du lycée Jean-François Millet de Cherbourg a été touchée par ces femmes qui défendaient leurs droits. Antoine du lycée Alexis de Tocqueville de Cherbourg a également voté pour ce reportage car il met en lumière un pays dont on ne parle pas beaucoup en ce moment. Pour Tony, du lycée Sauxmarais de Tourlaville, ce reportage donne la parole à une femme et lui permet de se faire entendre, chose qu'il trouve rare dans ces pays.

Pour Camille du lycée Thomas Hélye de Cherboug, c'est le reportage **La Syrie, ces enfants qui dérangent** qui a retenu son attention car "*on voit des enfants qui n'ont rien alors que nous on râle pour rien, ça nous fait un électrochoc.*"

37 000

C'est le nombre de personnes obligées chaque jour dans le monde de fuir les conflits et la persécution.

Source : Agence des Nations Unies pour les réfugiés



Libye : une future Syrie ?

En 2011, une manifestation de soutien au militant des droits de l'homme Fethi Tarbel est à l'origine du conflit et conduit, en octobre 2013, à la mort de Mouammar Kadhafi, au pouvoir pendant 42 ans. Des élections sont organisées mais leur résultat n'est pas reconnu par l'ensemble de la population. Depuis août 2014, la Libye est divisée. Deux gouvernements s'opposent, soutenus chacun par des milices armées.

La bataille de Tripoli a débuté le 4 avril 2019 et marque la deuxième guerre civile libyenne. Le maréchal Khalifa Belqasim Haftar de l'Armée nationale libyenne, qui gouverne à Benghazi, veut prendre le contrôle de Tripoli, capitale du gouvernement d'Union nationale de Libye de Fayez al Sarraj, nommé en décembre 2015. Dans ce conflit, le maréchal Haftar est soutenu par l'Égypte, les Émirats arabes unis, l'Arabie saoudite, la Russie et la France. Fayez al Sarraj est quant à lui soutenu par la Turquie, le Qatar et l'Italie.

En juillet, le conseil de sécurité de l'ONU a appelé à un cessez-le-feu immédiat et a condamné les raids aériens qui ont visé un centre de migrants et de réfugiés dans la banlieue de Tripoli. Malgré tout, les lignes de front n'ont pas bougé, faisant plus de 1000 morts et obligeant 120 000 personnes à quitter leur foyer (selon l'ONU). Le conflit s'est peu à peu transformé en guerre aérienne avec l'utilisation de drones turcs et émiratis. Ce conflit profite surtout aux terroristes djihadistes et aux trafiquants de migrants, la Libye étant un point de passage pour tous les migrants d'Afrique voulant rejoindre l'Europe.

162

C'est la place occupée par la Libye sur 182 pays au classement mondial 2019 de la liberté de la presse.

Source : Reporters Sans Frontières

QUESTIONS À
MICHAËL BUNEL

© Élise Ruault

"LE DANGER OÙ ON NE L'ATTEND PAS"

Photojournaliste, Michaël Bunel couvre aussi bien les zones de conflit internationales pour la presse que la France avec des projets plus personnels comme celui sur la foi catholique en Seine Saint-Denis (Croire dans le 9.3) ou sur les migrants à Calais et à Paris (Exil).

Comment choisissez-vous vos sujets ?
Tout dépend de l'actualité, de mes envies et de mon porte-monnaie. Choisir un sujet est un engagement, c'est prendre parti. Il y a des problématiques qui me tiennent à cœur comme les personnes qui sont à la rue. Je travaille beaucoup sur le social et l'injustice.

Qu'est-ce qui vous décide à travailler en couleur ou en noir et blanc ?
Le noir et blanc est plus pour les travaux personnels et la couleur pour répondre à des commandes de presse, même si j'essaie d'imposer le noir et blanc. C'est une autre façon de s'exprimer : je ne vois pas la même chose quand je travaille en noir et blanc. L'impact n'est pas le même chez la personne qui regarde. Je trouve que la couleur oriente le regard, qu'on voit l'information après. La première lecture dessert l'émotion que l'on a avec le noir et blanc.

Quel est le reportage que vous avez le plus "apprécié" ?
J'ai fait un reportage en Serbie en 2018 sur des personnes qui étaient réfugiées dans une gare. Pendant une semaine, nous étions une quinzaine de photojournalistes à travailler pour différents journaux et à nous relayer. Suite à la publication des divers reportages, le gouvernement serbe a réagi. Pour la première fois, je sentais que mon travail avait un impact. Nous avons réussi à faire bouger les lignes, à avoir un effet palpable.

À quel moment choisissez-vous de déclencher votre appareil ?
Je vois des photos un peu tout le temps ! Mais ça dépend de la lecture qu'on a du moment. Quand on photographie, on est aveugle. Au moment où l'on appuie sur l'appareil, on ne voit pas ce qu'on photographie car on anticipe l'image pour une action future.

Avez-vous déjà été victime de violences et eu peur pour votre sécurité ?
Avec un collègue, en Ukraine, nous avons été enlevés pendant une heure entre deux checkpoints mais c'est en France que j'ai été blessé. J'ai eu des dents cassées suite à un tir de flash-ball par la police française. C'est parfois dur de travailler en France en tant que photojournaliste ou caméraman, même avec un brassard presse. Quand je fais des photos sur les migrants dans le nord de Paris, Porte de la Chapelle, à Stalingrad et Aubervilliers, il y a ce qu'on appelle la colline du crack au milieu de cette zone. La proximité rend ce lieu malsain et peu rassurant. On ne sait pas sur qui on va tomber. Dans une zone de guerre, il y a une ligne de front : on sait où ça tire, ce qui n'est pas le cas dans ce secteur de Paris.

Checkpoint
C'est un point de contrôle où, généralement, on vérifie l'identité et ce que contiennent les véhicules.

Autocensure
Censure exercée sur soi-même. Michaël Bunel se refuse à faire certaines photos comme par exemple celles d'enfants, de personnes âgées ou de personnes qui pourraient être ridiculisées.

Une source
C'est une personne ou un organisme qui est à l'origine d'une information permettant aux journalistes de faire leur travail.

Articles réalisés par les élèves de 1ère Bac pro Commerce du lycée des métiers Sauxmarais de Tourlaville, avec la collaboration de Gilles Schmitt professeur d'histoire-géographie et de Lucile Audigou, professeure-documentaliste.

CE QU'ILS EN PENSENT...

"Ça me donne envie de changer le monde. On manque d'actions, de réactions ! Je suis en colère : contre les préjugés, contre l'ignorance des gens. Il faut voir ces images fortes, qu'on regarde la réalité en face !"
Elsa, MFR Saint-Sauveur-Villages

"Les reportages jouent beaucoup sur l'émotion, mais n'abordent pas le fond du problème. Qui arme ces pays ? Qui est responsable de la misère de ces enfants ?"
Nathan, MFR Saint-Sauveur-Villages

ILS ONT VOTÉ POUR...

Le bombardement d'Idlib
"Les images étaient très percutantes ; on assiste en direct aux bombardements. Même la journaliste se retrouve visée et obligée de fuir. Pour moi, ce reportage est plus fort que les autres."
Camille, lycée Charles-François Lebrun, Coutances

"C'était intéressant de voir ce qui se passe dans le monde. Ça reflète bien la guerre parce que c'est bien représenté."
Sulivan, lycée Charles-François Lebrun, Coutances

Makotipoko, des milliers de réfugiés fuient les violences
"Il représente bien la vie et c'est très réel. Je trouve ça triste que personne n'en parle."
Léa, MFR Saint-Sauveur-Villages

Enfants de djihadistes : sont-ils responsables ?

En septembre 2019, neuf enfants et leurs mères sont arrivés en France, après avoir tenté de fuir la Syrie. Leurs pères avaient rejoint les rangs de l'État islamique en 2015. Femmes et enfants avaient suivi, quittant la Normandie. Depuis la déroute de l'État islamique, ce sont plus de 200 enfants de djihadistes français, en majorité des mineurs de moins de 6 ans, qui ont été capturés et placés dans des camps au nord-est de la Syrie (source : Centre d'analyse du Terrorisme).

Le reportage, *Syrie, ces enfants qui dérangent* (lire page 3), nous présente Asadullah, 12 ans, retenu dans un camp depuis la mort de son père et ses frères. Sa mère vit en région parisienne où le garçon a grandi jusqu'à son départ forcé en Syrie. Il voudrait la rejoindre, mais son rapatriement, comme celui de tous les enfants partis de France, reste en suspens.

Sont-ils des victimes ou des "bombes à retardement" ? Le gouvernement français maintient qu'il n'y a "*pas de programme de retour des djihadistes*" et dit étudier les situations "*au cas par cas*". Selon lui, le principal obstacle reste l'opinion publique, favorable à 67 % à ce que la France laisse la Syrie s'occuper des djihadistes (sondage Odoxa). Des ONG alertent pourtant sur les conditions de vie dans les camps : malnutrition, manque de soins, déscolarisation. En mai 2019, le Défenseur des droits, Jacques Toubon, a dénoncé ces "traitements inhumains" et des familles françaises ont saisi la Cour européenne des droits de l'homme en rappelant que "*tout enfant a le droit d'être protégé*". Pourquoi cette règle ne s'applique telle pas aux enfants de djihadistes ? Doivent-ils être responsables des actes de leurs parents ?

2 500
C'est le nombre d'enfants de djihadistes étrangers retenus dans trois camps de déplacés au nord-est de la Syrie selon l'ONG Save the Children.

QUESTIONS À

GHYS FORTUNÉ BEMBA DOMBE

"SOYEZ HEUREUX DE LA LIBERTÉ QUE VOUS AVEZ"

© Marylène Carre

Parce qu'il avait critiqué son gouvernement, le journaliste congolais Ghys Fortuné Bemba Dombe a vécu l'enfer. Réfugié en France, il continue de se battre pour la liberté.

Comment êtes-vous devenu journaliste ?
Petit, je voulais être prêtre, mais ma mère voulait des petits-enfants. Mon père, lui, voulait que je devienne physicien nucléaire en Russie ! Pour contenter les deux, j'ai suivi des études de théologie et de mathématiques. Mais j'ai voulu très vite me débrouiller seul. Pour émerger au Congo-Brazzaville, il faut se battre. À 15 ans, j'avais mes petites affaires : un commerce, un taxi. En 2002, j'ai créé un journal, *Talassa*, qui est devenu un groupe de presse employant jusqu'à 73 personnes. Je ne pensais pas alors m'attirer autant d'ennuis.

Qu'avez-vous publié qui dérange le pouvoir au point de vous arrêter ?
Il y a des sujets qui fâchent. En 2016, pendant les élections dans mon pays, j'ai constaté des irrégularités, mais le pouvoir n'a pas toléré que je divulgue ces informations. Cela m'a valu les premières menaces de mort. En janvier 2017, j'ai publié le discours d'un pasteur entré en rébellion, plutôt que celui du président Sassou Nguesso. Nous ne sommes pas un média d'État ! À partir de là, on m'a conseillé de me cacher. J'ai été "enlevé" par les services de sécurité. Ils m'ont attaché, torturé et finalement inculpé de "complicité d'atteinte à la sûreté intérieure de l'État", avec une peine de prison à vie !

Comment avez-vous vécu votre détention ?
C'était un enfer. "Tu vas vivre l'invivable et la mort", m'avait-on dit. Placé dans une cellule spéciale, sans toilette ni matelas, en isolement complet, je n'ai vu la lumière que 10 minutes par jour pendant 18 mois. Je n'avais que 2 repas par semaine, je dormais avec mes excréments. J'ai perdu 18 kilos, j'étais méconnaissable.

Comment avez vous réussi à vous en sortir ?
Grâce à la mobilisation internationale (médias, ONG, Reporters sans frontières) et certains diplomates, j'ai pu sortir de prison pour être soigné en France. Aujourd'hui, je bénéficie de la protection de la Maison des journalistes à Paris et du statut de réfugié. La main de dieu me protège et le moment venu je rentrerai chez moi.

Quelle est la situation des journalistes aujourd'hui au Congo-Brazzaville ?
Les journalistes s'autocensurent par crainte d'être arrêtés, même si, depuis mon combat, certains confrères commencent à parler.

Pourquoi faire basculer sa vie pour un journal ?
Dans chaque métier, il y a des risques, mais c'est une question de conviction. Au Congo, les journalistes sont un contre-pouvoir. Pour moi, c'est une vocation.

La Maison des journalistes
Fondée en 2002 à Paris, la Maison des journalistes accueille, héberge et accompagne des journalistes contraints de fuir leur pays pour avoir voulu pratiquer une information libre. Elle est partenaire du Prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de guerre depuis six ans.
maisondesjournalistes.org

Articles réalisés par les élèves de 1ère de la Maison Familiale Rurale de Saint-Sauveur-Villages, avec la collaboration d'Isabelle Grégoire, professeure de français et d'éducation socioculturelle et Fabrice Seigneurie, professeur d'histoire-géographie.

CE QU'ILS EN PENSENT...

"C'était super parce qu'on a été informés sur ce qui se passe dans le monde et surtout sur des conflits dont on n'entend pas souvent parler. En voyant les reportages, je me suis dit que je suis contente de ne pas vivre là-bas !"
Inès, lycée Maupassant-Descartes, Fécamp

"C'était très bien organisé mais nous n'avions pas assez de temps entre chaque reportage pour prendre des notes et donc décider pour lequel on allait voter. Étonnamment, plus les reportages passaient, moins ils suscitaient d'émotions."
Agathe, lycée Maupassant-Descartes, Fécamp

ILS ONT VOTÉ POUR...

Le bombardement d'Idlib
"On se met à la place du journaliste qui était au cœur du conflit, cela procure beaucoup d'émotions."
Eva, lycée Maupassant-Descartes, Fécamp

Yémen : un bus touché par une frappe aérienne
"J'ai trouvé ce reportage plus émouvant, plus touchant que le second sur le même conflit."
Yann, lycée Maupassant-Descartes, Fécamp

Venezuela : crisis at the border
"La qualité des images est très bonne, elles procurent beaucoup d'émotions et nous aide à comprendre la situation sur place."
Noan, lycée Maupassant-Descartes, Fécamp

Ces camps d'internement qui taisent leurs noms

À l'été 2018, pour la première fois le gouvernement chinois reconnaît l'existence de "centres de formation professionnelle" sur son territoire, comme l'explique un article de Cyrille Pluyette paru le 11 octobre 2018 sur le site internet du Figaro.
Ces camps se trouvent au Xinjiang à l'extrême nord-ouest du pays, région à majorité musulmane, notamment peuplée par les Ouïghours. Mais des associations et des chercheurs ont démontré que ces vastes endroits – comme le souligne le reportage projeté lundi – sont plutôt destinés à laver le cerveau de populations qui ne correspondent pas à l'idéologie chinoise.
Les individus sont éduqués pour devenir de "bons Chinois", c'est ce que le gouvernement appelle "la sinisation". Une politique lancée après plusieurs attentats revendiqués par des indépendantistes, à l'image de celui d'Urumqi, la capitale régionale, en mai 2014, faisant 43 morts et 90 blessés.
Que ce passe-t-il dans ces camps ? Comme le dévoile un article du *Monde* paru le 31 août 2018, les internés "sont contraints de suivre des sessions […] de quelques jours, plusieurs semaines ou plusieurs mois lors desquelles on leurs enseigne le mandarin, ainsi que les lois et l'idéologie communiste. [...] Des témoignages d'anciens rescapés de ces camps font également apparaître que la torture y est fréquente." Dans ce même article, on apprend que des élus américains ont demandé des sanctions contre les représentants chinois, qui commencent tout juste à être appliquées selon un article de *l'Express* en date du 8 octobre dernier. Sans résultats pour l'instant.

1 million

de personnes, en majorité Ouïghours, seraient internées dans des camps (au Xinjiang) selon un groupe d'experts de l'ONU et des chercheurs comme l'Allemand Adrian Zenz de la Fondation Jamestown.

QUESTIONS À
MATTHIEU GORISSE-MONDOLONI

© Aline Boulanger

© Aline Boulanger

"ÊTRE LÀ OÙ ÇA SE PASSE"

À 42 ans, Matthieu Gorisse-Mondoloni est un grand reporter français spécialisé en radio à France Info. Sa dernière mission s'est déroulée au Brésil lors des incendies d'Amazonie et l'a énormément touché.

Travaillez-vous seul ou en équipe ?
Je peux travailler seul quand il n'y a pas de risques et pour les sujets plus anodins que je couvre en France. En revanche, pour aller dans les zones plus dangereuses comme la Syrie, il m'est nécessaire de me faire accompagner par un ou plusieurs fixeurs. Ce sont des personnes résidentes du lieu qui connaissent bien le territoire et peuvent appréhender les dangers éventuels. Ils sont importants lors d'une mission, tout comme mon technicien qui peut m'accompagner afin de transmettre les infos, peu importe le lieu, grâce à une valise satellite comme lors de l'ouragan Irma.

Comment liez-vous vie professionnelle et vie privée ?
Je ne peux rien prévoir avec mes amis et ma famille : mes obligations m'en empêchent. Être journaliste, c'est aussi avoir des horaires contraignants, voire même inexistants, car le départ pour le terrain peut se faire en arrivant au travail le matin sans même avoir été prévenu. Le retour dans ma famille après être allé sur le terrain est néanmoins important pour me remettre de ce que j'ai vu. Pour cela, je compartimente mes pensées. Seuls ma femme et mon employeur sont au courant de mes départs dans des zones à risques.

Quel a été votre reportage le plus touchant ?
Lors d'un reportage en Syrie, j'ai rencontré un jeune garçon de 10 ans qui a été pendant 5 ans l'esclave de Daech. L'enfant a vu sa mère devenir esclave et la mort de son père. Cela m'a donné énormément d'émotion car ce petit garçon avait l'âge de mon fils. Dans ces cas-là, on mesure la chance d'être né à un endroit et pas à un autre.

Bénéficiez-vous d'un suivi psychologique ?
Un suivi psychologique n'est pas forcément proposé par mon employeur. J'ai mon propre suivi qui consiste à attendre 15 jours après une mission. Si, après cette période, je persiste à faire des rêves de cette mission, je consulte. La détresse humaine est très compliquée à gérer.

Quelle est votre utilisation des réseaux sociaux ?
J'utilise les réseaux sociaux comme alerte et non comme seule source d'information. C'est utile pour trouver un témoin par exemple. Ils me servent aussi pour garder le contact avec les personnes que je rencontre lors de mes reportages dans le monde, comme dernièrement en Syrie. En ce qui concerne mon regard sur les jeunes et l'information, je pense qu'il ne faut pas se noyer dans l'information et qu'il est nécessaire d'apprendre à déceler le vrai du faux.

Articles réalisés par les élèves de Terminale L/ES 1 du lycée Maupassant-Descartes à Fécamp, avec la collaboration d'Aude Tissandier, professeure d'histoire-géographie, et de Delphine Hapdey, professeure documentaliste

INTERVIEW
#DYSTURB

© Delphine Ensenat

"IL FAUT METTRE DES NOMS ET DES VISAGES SUR LES GENS"

Agnès Dherbeys et Laurence Geai sont photojournalistes indépendantes, membres du collectif #Dysturb. Dans le cadre du Prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de guerre, elles affichent des photos grand format dans les lycées normands.

Quelle est votre expérience la plus marquante ?

Agnès Dherbeys : Elles sont nombreuses car à chaque fois que je couvre un événement, je mets beaucoup de moi-même. Il faut une bonne dose d'empathie pour prendre des photos qui ont du sens. Toutes les tragédies sont uniques.

Laurence Geai : On s'attache aux gens qu'on suit. Je pense à Hamzé, que j'ai rencontré en Syrie il y a 5 ans, où je suivais des civils dans leur vie quotidienne au milieu de la guerre. Il était bénévole dans une ONG pour laquelle il faisait la distribution de pain. Un matin, je devais l'accompagner mais le régime de Bachar el-Assad a bombardé l'hôpital clandestin. Il y a toujours un deuxième bombardement environ 30 minutes après qui cible les personnes qui viennent en aide. Tout le monde criait, c'était choquant. J'ai fait des photos et je suis rentrée à l'intérieur pour me remettre de mes émotions. Hamzé m'a envoyé un message : *Tu viens ? Je pars*. Et il y a eu une troisième explosion que je n'avais pas anticipée. Je suis allée faire des photos et j'ai vu Hamzé qui mourait. C'était un gamin d'environ 24 ans qui devait faire ses études à Lyon...

Pendant un conflit, est-ce que vous couvrez les deux camps, les deux points de vue ?

L : C'est important mais pas toujours possible. En Centrafrique, j'ai pu voir les milices chrétiennes et les milices musulmanes. En Syrie, je suis allée du côté du régime et du côté rebelle. J'ai également eu une relation par Internet avec des membres de Daech pendant 5 ans. C'est important de donner l'avis de tout le monde même si j'ai

mon avis personnel sur la Syrie.

A : Il faut mettre des noms et des visages sur les gens dont on ne parle qu'en termes de statistiques. J'ai fait un reportage aux Philippines sur un vaccin infantile développé par un géant pharmaceutique français. Le vaccin a été mal administré et maintenant des enfants meurent. Par les textes, on a donné la parole au laboratoire pharmaceutique et j'ai photographié l'équipe de la procureure qui a mené l'enquête.

Vous est-il arrivé de rebrousser chemin et de ne pas faire un reportage ?

L : J'étais dans un no man's land, je ne comprenais rien et j'avais peur. Mon collègue m'a conseillé de retourner en arrière. Une autre fois, il était impossible de faire demi-tour et nous sommes restés coincés sur une ligne de front pendant 4 heures. C'était l'exemple typique de la mauvaise décision mais on a eu de la chance. C'est bien d'avoir peur, il faut savoir s'écouter, avoir de l'intuition. Quand c'est trop dangereux, on ne peut pas travailler.

Est-ce un problème d'être une femme ?

L : C'est un avantage dans les pays musulmans pour rencontrer les femmes. Parfois les soldats se méfient moins de nous. C'est ce qui m'a permis de faire un reportage sur les exactions de l'armée irakienne. Par contre, on peut être victimes d'attouchements.

A : Pas plus que dans ma condition de femme de tous les jours !

Sur le terrain et au retour en France, trouvez-vous le sommeil ?

A : C'est un métier où l'on donne beaucoup de soi, y compris des insomnies et des cauchemars. Ça demande du temps de digérer les choses. Il y a plus de femmes journalistes maintenant, mais quand j'ai commencé il y en avait moins et beaucoup d'hommes faisaient un déni des troubles post-traumatiques.

À quelle rédaction vendez-vous vos photos ? Gagnez-vous bien votre vie ?

A : Les tarifs varient et c'est de plus en plus difficile. Souvent, on paie tous les frais et le matériel. Ensuite on essaie de vendre notre sujet. Soit on part en reportage avec une commande en étant payée chaque jour, soit on est indépendante. Il y a très peu de photojournalistes salariés en France. On a tendance à nous regrouper avec d'autres photographes sur des plates-formes Internet qui permettent aux magazines de les acheter. Je ne vis pas seulement grâce à la presse et je ne travaille plus avec les agences car je ne fais pas "d'actu chaude". J'ai décidé de raconter des histoires. Il faut produire des choses de qualité et y croire.

L : Nous avons travaillé toutes deux pour *Le Monde, Paris Match*... On peut aussi avoir peur d'être décrédibilisée en tant que journaliste si on fait autre chose que de la presse. Un confrère a été photographe de présidents français et n'arrive plus à travailler comme photojournaliste. Il est étiqueté "Élysée" et "photographe de président".

Que faites-vous quand vous n'êtes pas sur le terrain ?

A : Quand on est indépendante, on cherche du travail ! Il faut écrire des synopsis dans lesquels on explique où l'on va, comment on y va et pourquoi. Il faut vendre notre projet. On fait des photos sur le terrain mais il y a toute la post-production, les légendes des photos. La plupart des sujets que nous faisons sont ceux que l'on propose.

L : Quand je ne suis pas sur le terrain, j'ai une vie normale de Parisienne. Mais c'est vrai qu'il faut vraiment se battre pour partir en reportage et pouvoir publier.

Propos recueillis par les élèves de 1ère Forêt du lycée des métiers du Bois et de l'écoconstruction d'Envermeu avec la collaboration de Marion Girat-Quibel, professeure d'éducation socio-culturelle.

#Dysturb

#Dysturb est un collectif de photojournalistes fondé en 2014 avec pour idée d'utiliser "la rue comme le plus grand réseau social" pour afficher aux yeux de tous, en grand format et en noir et blanc, les photos réalisées aux quatre coins du monde. **Plus de 500 photographes sont membres de ce réseau dont Agnès Dherbeys et Laurence Geai.**

Agnès a rencontré Pierre Terdjman, un des fondateurs de #Dysturb, à Jérusalem en 2003. "*Nous avons affiché à Paris une photo que j'avais faite en 2008 devant l'ambassade de Chine au Népal. On y voyait des Tibétains emmenés par la police. L'affichage dans la rue est impactant. En un quart d'heure, plus de gens avaient déjà vu cette photo que lorsqu'elle avait été publiée et exposée.*"

En 2015, Laurence croise la route de Pierre Terdjman en Centrafrique. Ils collent ensuite des photos ensemble dont une photo de Laurence montrant une femme qui nourrissait son enfant, tous deux en état de malnutrition. "*Dans la rue, ça claque, ça frappe et ça touche beaucoup de gens.*"

#Dysturb est dirigé par les photojournalistes Pierre Terdjman et Benjamin Petit. Laurence Cornet est directrice de la rédaction et Kyla Woods directrice de la communauté.

dysturb.com

#Dysturb L'IMAGE

C'est l'image d'une jeune Érythréenne qui traverse une frontière que les élèves de 1ère Forêt du lycée des métiers du Bois et de l'écoconstruction d'Envermeu ont choisi d'avoir sous leurs yeux et sous leurs plumes... Cette photo de Pierre Terdjman sera affichée dans le hall de leur établissement pendant un an.

Mystère

Cette photo en noir et blanc est plutôt sombre. Toute la lumière naturelle est centrée sur la jeune femme. On ne voit qu'elle sur la photo mais on devine qu'il y a d'autres personnes. Autour, dans le flou, c'est la nature, les arbres, les montagnes... Avec le seau et le tuyau d'arrosage, on devine un campement, un lieu de vie, un lieu de passage. On ne sait pas si elle arrive ou si elle part. On ne sait pas si c'est le matin ou le soir, on ne peut pas se repérer dans le temps. Il y a un certain mystère dans cette photo.

Son sourire

Elle a le sourire aux lèvres et semble joyeuse malgré sa situation, malgré l'endroit où elle se trouve. Elle sourit comme si elle était contente de partir. Sourit-elle parce qu'elle a réussi à passer la frontière ? Sourit-elle parce qu'elle a réussi à fuir la guerre ? Est-ce ce qu'elle voit qui la fait sourire ? Elle regarde l'avenir et oublie son passé. Elle est partie d'Érythrée et a parcouru une grande partie de son voyage. Elle est presque arrivée à destination.

Peut-être sourit-elle parce qu'elle a vécu le plus difficile ? Mais malgré son sourire, le noir et blanc donne à la photo un sentiment de tristesse.

L'espoir de vivre

Le flou de la photo accentue le mouvement. Elle avance d'un pas décidé. Son comportement montre une certaine espérance : son visage, sa cadence, son enthousiasme... Elle marche hors des sentiers, elle utilise des chemins peu empruntés car elle doit se cacher. Elle semble sûre d'elle. Elle ne donne pas l'impression d'avoir peur de se faire attraper. On peut penser qu'elle est fière parce qu'elle a réussi à passer la frontière. Elle a très peu de choses avec elle. Qu'emporte-elle dans ses bagages ? Ses affaires principales ? Ses papiers d'identité, son passeport, de l'argent ?

Beaucoup de courage

C'est un long et difficile voyage jusqu'à Londres. C'est dur de quitter tout ce qu'on a construit, de fuir pour sauver sa vie. Avait-elle une maison ? Depuis quand voyage-t-elle ? Il faut être courageuse et optimiste pour entreprendre un tel voyage. Il faut se dire que c'est possible d'y arriver. Il faut de la volonté pour faire face au danger.

Sa survie ?

On se pose beaucoup de questions sur sa survie. Elle doit avoir froid même si elle est bien habillée et bien couverte. A-t-elle reçu de l'aide ? Lui a-t-on donné des vêtements ? Comment se nourrit-elle ? Peut-elle se laver ? On ne sait pas si elle est seule, mais elle semble livrée à elle-même.

A-t-elle réussi ?

On ne sait pas si elle a réussi. Elle est peut-être bloquée à Calais ou ailleurs. Cette femme, où est-elle aujourd'hui ?

Textes réalisés par les élèves de 1ère Forêt du lycée des métiers du Bois et de l'Écoconstruction d'Envermeu, avec l'aide de Marion Girat-Quibel, professeure d'éducation socio-culturelle.

➔ 12 SITES DE COLLAGE #DYSTURB

- ALENÇON, lycée Alain (Orne)
- ALENÇON, lycée Marcel Mezen (Orne)
- CAEN, Rectorat de Caen (Calvados)
- CAEN, lycée Jeanne d'Arc (Calvados)
- DÉVILLE-LÈS-ROUEN, lycée Vallée du Cailly (Seine-Maritime)
- ELBEUF, lycée Notre-Dame (Seine-Maritime)
- ENVERMEU, lycée des métiers du bois et de l'écoconstruction (Seine-Maritime)
- FLERS, lycée Jean Guéhenno (Orne)
- GAILLON, lycée André Malraux (Eure)
- LISIEUX, lycée Paul Cornu (Calvados)
- SAINT-HILAIRE-DU-HARCOUËT, lycée Claude Lehec (Manche)
- TOURLAVILLE, lycée Sauxmarais (Manche)

LES ACTIONS ÉDUCATIVES
DU PRIX BAYEUX CALVADOS-NORMANDIE

PRIX BAYEUX CALVADOS-NORMANDIE
DES CORRESPONDANTS DE GUERRE

Depuis plusieurs années, la Région, en partenariat avec le Rectorat Normandie, la DRAAF et la Ville de Bayeux, propose trois actions éducatives aux lycéens et des apprentis normands dans le cadre du Prix Bayeux Calvados-Normandie des correspondants de guerre...

- Le Prix Région Normandie des lycéens et des apprentis : après une préparation assurée par les enseignants, plus de 2 500 jeunes issus de 69 établissements de la Région ont visionné la sélection TV format court sur 16 sites de projection. Ils ont procédé au vote pour élire le lauréat du Prix puis ont rencontré un grand reporter.

- Les classes Prix Bayeux Région Normandie : en immersion du jeudi au samedi, 5 classes ont bénéficié d'un programme dédié au cœur de l'événement (rencontres de grands reporters, débats, expositions...). Les jeunes ont produit des contenus sur différents supports médias (blogs, web TV, radio).

- Affichage Dysturb/rencontre avec un photojournaliste : une photographie a été collée sur 12 établissements scolaires pour interpeller sur des tragédies souvent passées sous silence. Ces collages ont été l'occasion d'échanges entre les élèves et les photographes de guerre qui composent le collectif.

La publication Citoyen du Monde *rend compte de l'implication des élèves et des apprentis dans ces actions. Six classes des établissements participants en ont assuré la rédaction.*

Une première version, distribuée à l'ensemble des participants lors de la cérémonie de clôture du 12 octobre, a été réalisée par 6 classes ayant participé au jury et aux affichages Dysturb. Encadrées par leurs professeurs, ces classes ont bénéficié de l'accompagnement de l'équipe du journal Globules.

La présente version de 28 pages a été enrichie par 4 "classes Prix Bayeux Région Normandie" qui ont vécu l'événement en immersion durant trois jours, apportant leur vision de jeunes reporters au cœur de la manifestation. Encadrées par leurs professeurs, ces 4 classes ont été accompagnées par le Rectorat Normandie et les journalistes de Globules.

© Laure Voslion

CLASSES AYANT PARTICIPÉ À LA RÉDACTION DE *CITOYEN DU MONDE*

- **1ère,** lycée Charles de Gaulle, Caen
- **1ère,** micro-lycée Jean Rostand, Caen
- **1ère Forêt,** lycée des métiers du bois et de l'éco-construction, Envermeu
- **Terminale L/ES 1,** lycée Maupassant-Descartes, Fécamp
- **Atelier médias,** lycée Jacques Prévert, Pont-Audemer
- **1ère Bac pro,** lycée des métiers Risle Seine
- **1ère,** MFR Saint-Sauveur-Villages
- **1ère,** lycée Marie Immaculée, Sées
- **1ère Bac pro,** lycée Sauxmarais, Tourlaville
- **1ère,** lycée Marie Curie, Vire

RÉGION NORMANDIE

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION

BAYEUX

Globules ÉDITIONS